

LE JOURNAL DU DIMANCHE

Revue Littéraire, Artistique et de Modes.

VOL. II

MONTREAL, SAMEDI, 14 FÉVRIER 1885.

No. 7

Le Journal du Dimanche

BOITE 2,029, BUREAU DE POSTE, MONTREAL.

ABONNEMENT: Un an, \$2; 6 mois, \$1; Le numéro, 5c.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

BUREAU: 25 rue Ste-Thérèse, coin de la rue St-Gabriel.

J. C. DANSEREAU, RÉDACTEUR-PROPRIÉTAIRE.

AVIS.

Nous prions nos abonnés de vouloir bien nous envoyer de suite le montant de leur abonnement par la malle, et ils recevront un reçu aussitôt.

Nous serons très sévères pour ceux qui doivent des arrérages.

Comme l'abonnement est payable d'avance, nous espérons que ceux qui n'ont pas encore payé s'empresseront de le faire.

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur la décision judiciaire concernant les journaux.

L'AMANTE ENVOLÉE.

Là, tu m'apparais telle encore
Que tu fus à ce dernier jour,
Quand vers ton céleste séjour
Tu t'envolas avec l'aurore

Ta pure et touchante beauté
Dans les cieux même t'a suivie;
Tes yeux, où s'éteignait la vie,
Rayonnant d'immortalité!

Du zéphyr l'amoureuse haleine
Soulève encor tes longs cheveux;
Sur ton sein leurs flots onduleux
Retombent en tresses d'ébène.

L'ombre de ce voile incertain
Adoucit encor ton image,
Comme l'aube qui se dégage
Des derniers voiles du matin.

Du soleil la céleste flamme
Avec les jours revient et fuit;
Mais mon amour n'a pas de nuit,
Et tu luis toujours sur mon âme.

À NINETTE

(Du Journal du Dimanche.)

BLUETTE.

C'est, bâtie dans quelque site
pittoresque, une blanche et gracieuse maisonnette.

Voir le "Journal," v. II, n. 5. Mon "Rêve," par Ninette.

Oh! dis-moi, ma Ninette,
Quelle peine secrète
Te fait fuir, inquiète,
Loin du regard humain?
Où vas-tu donc?... Ecoute!
Tu t'écartes sans doute:
Est-ce la bonne route?
Non! viens, prends-moi la main
Vois cet astre qui brille
Courir sur la charmille!
Suivons-le donc, ma fille,
Il trace le chemin.

Marchons dans la lumière!
Laissons la foule entière
Se briser dans l'ornière
De leur obscur sentier.
Comme une blanche voile
Conduite par l'étoile
Qui là-haut se dévoile,
Laissons-nous emporter
Par le vent favorable!
Moi, pour t'être agréable,
Mon enfant adorable,
Pour toi je vais chanter:

"Veux-tu que sur ma lyre,
Tout plein d'un beau délire,
Je te dise d'Elvire
Les récits enchanteurs?
Ou de la belle Hélène
L'aventure troyenne
Qui jeta sur la scène
De tragiques acteurs?
Ou veux-tu que de Laure
Plus belle que l'aurore,
L'on te célèbre encore
Les charmes séducteurs?"

Oh viens!... Dans mon village
Il est un frais bocage
Où s'élève, à l'ombrage,
Une belle villa.
C'est là ma maisonnette;
Elle est blanche et coquette.
La veux-tu, ma Ninette?
Elle est à toi, prends-la!
Près d'une cascabelle
Où chante Philomèle,
Oh! n'est-ce pas, ma belle?
C'est un nid celle-là!

C. P. BEAULIEU.

Cacouna, février 1885.

CHRONIQUE.

Etiez-vous au bal du Windsor? Eh bien! moi, j'y étais. J'espère qu'on me pardonnera cette curiosité intéressée. Je voulais voir un bal costumé. Ce mot costumé ne veut pas dire qu'on soit plus habillé que dans un autre bal. Seulement on se déguise.

Les messieurs avaient l'air des femmes, tant les costumes étaient efféminés. Et les femmes étaient déguisées, les unes en anges, les autres en papillons, avec des petites ailes qui assimilaient les anges aux papillons. Mais chose singulière, plus elles avaient l'apparence d'un ange plus elles étaient papillons, tant le déguisement n'était qu'extérieur. Les costumes ne changent pas la nature et n'influent pas sur le cœur.

C'était drôla tout de même de voir tous ces danseurs, pomponnés, harnachés, fanfreluchés comme des poupées. Quel fourmillement de bras, d'épaules et de fossettes! Voyez-les traverser les salons avec leurs jolies mines de boutons de roses prêts à s'épanouir! Les cheveux tombent sur les yeux qu'on entrevoit comme deux étoiles scintillantes à travers un nuage diaphane.

Alors la musique commence, les mains s'enlacent, on se prend à la taille, et on tourne dans la gaieté éclatante des costumes clairs, dans l'envolement des cheveux blonds et des rires fous. Plus loin on voit un jeune imberbe qui cherche sa danseuse, il est comme perdu au milieu des jupes tournoyantes. Les garçonnetts, très rouges, s'efforcent de danser en mesure, sentant qu'on les regarde, pendant que ceux qui ne savent pas les figures restent en place, battant le parquet des talons de leurs bottines.

Des jeunes filles, peut-être les plus belles, étaient vêtues en esclaves des temps les plus reculés. Elles étaient superbes avec leurs jupes ballonnées et leurs souliers de satin blanc à cothurne. Certes, comme tous les esclaves, elles aspiraient à être délivrées, mais elles paraissaient avoir perdu l'énergie de la révolte et prenaient leur sort en patience.

Plus loin, dans un coin du salon, on voyait une autre jeune fille, adorable de gravité dans son corsage à basques gothiques qui la couvrait tout entière; les plis de sa mante, trop large, flottaient autour de ses cheveux blonds et de ses yeux bleus, d'un bleu de vieille faïence, elle représentait l'antiquité contrastant avec l'art moderne.

Comme on voit, à l'attache une grande importance à l'amour des riens, aux façons mignonnes et chatoyantes de faire des choses futiles.

Ce bal résume passablement bien l'histoire de la vie d'un grand nombre: une comédie où l'on déguise ses sentiments.

**

Il n'y a pas que l'atmosphère des salons qui soit délicieuse. Qu'on aime ces journées froides et blanches avec des neiges lointaines suspendues dans

l'air et des apparitions vite disparues de soleil sans rayons. Le givre enveloppe tout de ses poussières blanches pareilles à du sucre râpé, et des bouffées d'air frais cinglant délicieusement le visage. Marcher vite dans ce décor à la poursuite de son rêve, est une joie pure que je recommande aux gens qui espèrent encore ou aiment à se souvenir. Chemignons quelque fois dans ce sentier idéal où ne monte plus, qu'insensible et comme un bruit lointain de mer, la rumeur et le bruit de la cité pleine de fièvres, de convoitises et d'âpres labeurs. C'est un isolement très salutaire comme la découverte prévue d'une oasis où l'on se repose de ces plaisirs bruyants qui finissent par lasser. C'est là que chante le mieux l'écho des belles heures de jeunesse.

Néanmoins on cherche tout dans la danse. On trouve rarement ce qu'on cherche. On aime y nser que causer. Les causeurs ne sont donc pas aimables. C'est la conclusion ; la causerie dans la danse et à peu près nulle. On détruit par là l'épreuve même de la vie mondaine : la cause-rie, le commerce charmant que fait naître le hasard d'une rencontre dans la même atmosphère. Il faut se condamner au silence : adieu les doux propos, les mots piquants, les fusées d'esprit : il faut se taire. Qu'importe aux femmes d'être belles, si on empêche les hommes de le leur dire ?

Depuis que j'écris ici dans ce journal, que les femmes aiment à lire et où l'on se plaît souvent à écrire pour elles, j'ai reçu bien des confidences et j'en sais autant qu'un confesseur sur les délicates angoisses des cœurs féminins. Les hommes, je parle des esprits généreux, trouvent aisément le bonheur dans la conquête de la gloire, et même dans l'amour désintéressée de la justice ; d'autres, moins estimables, mais plus nombreux, le rencontrent dans les joies de la fortune. Ces ambitions sont rares chez la femme. C'est à l'amour seul que nous demandons le bonheur. Un philosophe, qui a parlé de l'amour avec génie et subtilité et coupé en quatre les cheveux bruns des comtesses italiennes et les cheveux blonds des miss anglaises, a surtout étudié l'amour d'une façon abstraite. Il part de ce point de vue que "le mariage sans amour est une chose contre nature"

Le bonheur qu'on cherche, on ne le trouve, avec sûreté absolue, sans mélange, que dans une seule situation, que j'appellerai l'état normal de la femme. C'est dans le cas où une femme a épousé un homme qu'elle aimait et qui n'a pas cessé, jusqu'à la mort, de l'aimer.

Les mariages d'intérêt, ce n'est pas là le ciel de l'amour. C'en est tout au plus le purgatoire et si la rosée céleste y tombe parfois, les flammes de l'enfer y montent aussi bien souvent.

Tant pis pour eux. Nous sommes libres. Ayons une jeunesse digne, nous ferons un mariage heureux. Il n'est pas nécessaire de s'attacher au premier qu'on aime, s'il a des défauts. Sachons choisir un cœur noble, une esprit droit et une tête solide. Les jeunes filles doivent méditer plus sérieusement qu'elles ne le font cette importante question. Cela vaut la peine qu'on y rêve. Il faut commencer par rêver, mais rêver la vie réelle.

Entre nous, mes amies, quelle est celle qui, avant d'aborder les sérieuses réalités de la vie, n'a pas eu son rêve, son petit roman parfois ? Quel cœur n'a battu qu'une fois ? Quelle jeune fille, avant le coup de foudre de l'amour qui nous prend notre vie, n'a vu passer dans le ciel les éclairs des soirs d'été ? Qui n'a pas un coin de son âme où un souvenir ne soit resté, comme une fleur oubliée dans un livre, desséchée aujourd'hui, mais qui a eu son heure de parfum et de couleurs vives ? On se fait un idéal de l'amour, et c'est raisonnable. Or, l'idéal de l'amour, où est-il ? Il est dans l'union

librement consentie des êtres librement choisis l'un par l'autre, union où le respect joue un rôle comme l'amour, où le désir se double du devoir accepté, et qui s'imposera, sous toutes les formes qu'elle pourra prendre, au monde, en commençant par s'imposer aux moralistes, toutes les fois que l'argent, qui est le grand ennemi de l'amour, sera, pour les gens qui s'aiment, comme s'il n'existait pas. Car si l'amour est nu, c'est qu'il est et doit être, avant tout, désintéressé.

On peut reconnaître, lorsqu'on a du jugement, si celui qui nous fait des protestations est sincère ou non. Jugez-le d'abord et si c'est un homme loyal, cela se connaît, vous pouvez lui confier votre vie et votre bonheur. Un homme de cœur et de caractère n'est jamais à craindre.

Celle qui aura rencontré un de ces hommes qui lui offre son cœur, quelle prenne garde de le perdre par un acte de légèreté qui lui coûterait bien cher.

Comme il y a partout des imbéciles et des têtes folles, pour parler franchement, il y en a aussi—il en faut pour tous les goûts—qui se plaisent à se faire rechercher de ces gens-là. Pourtant l'admiration de quelqu'un d'intelligent vaut beaucoup mieux et est bien plus flatteur que les aveux enthousiastes de dix écervellés.

J'espère bien que personne ne verra d'allusions dans ses remarques. Il est vrai que j'énonce là une vérité, mais faisons comme si les coupables n'existaient pas.

MAUD.

L'EXECUTION DE JIM COCKTAIL

—Monsieur le shérif, dit le gardien de la prison, je crois que le moment est venu de réveiller le condamné. Il est huit heures moins un quart, l'exécution est pour huit heures, et, s'il veut faire un brin de toilette, il aura bien juste le temps.

—Vous avez parfaitement raison, car la foule pourrait s'impatienter, répondit le shérif, en jetant un coup d'œil sur la place à travers la fenêtre.

Cette place était pleine de monde, et l'on eut dit que tous les habitants de la ville grouillaient autour de la potence. Cette curiosité était des plus justifiées, d'ailleurs, car Jim Cocktail, le condamné qui devait être pendu ce jour-là, était exceptionnellement intéressant. Pendant plus de deux ans, avant de se laisser prendre par la police, il avait terrifié le pays. Il n'était sorte de crimes qu'il n'eût commis, et, comme Jim Cocktail était un fantaisiste, les dits crimes avaient été compliqués de détails originaux.

C'était qu'un jour, après avoir dévalisé le coffre-fort d'un riche marchand, il avait encaissé dans ce coffre le marchand lui-même. Trois heures plus tard, on avait retrouvé le malheureux financier accroupi en tailleur sur ses livres, et râlant à faire pitié derrière la porte de fer refermée. Une autre fois, en ouvrant sa caisse pillée par Jim Cocktail et sa bande, un négociant avait eu le désagrément de voir un véritable feu d'artifice s'échapper de la serrure. Et mille autres tours de cette sorte, qui prouvaient que la bande de Jim Cocktail comptait un ou plusieurs mécaniciens d'une véritable habileté.

A l'audience, l'abominable Cocktail, tout en refusant de nommer ses complices restés libres, avait avoué ses crimes avec un cynisme inconvenant. Vols, assassinats, il y avait de tout. Aussi avait-il été condamné à mort à l'unanimité. Il avait accueilli le verdict en haussant les épaules, et avait annoncé qu'on se souviendrait de son exécution.

Et c'était pour cela que toute la ville s'était dérangée. Aux fenêtres de la place, le shérif

reconnut toutes les notabilités de la ville, et notamment sa fiancée, une jeune lady du meilleur monde, qu'il devait épouser dans la huitaine, et qui poussait jusqu'à des limites peu ordinaires l'amour de la correction en tout :

—Surtout, que votre exécution soit correcte ! avait-elle dit à son futur... C'est la première fois que je suis appelée à vous voir pendre, et je sens que je ne pourrais pas vous épouser si vous n'étiez pas à la hauteur du mandat que vous ont confié vos concitoyens.

Conformément à l'ordre du shérif, le gardien décrocha de sa ceinture son énorme trousseau de clefs, et, suivi d'une demi-douzaine de ses collègues et du shérif, il prit le chemin de la cellule du condamné, située sur le derrière de la prison, au fond d'un corridor noir comme de l'encre. Silencieusement, il fit tourner la clef et la porte s'ouvrit.

Jim Cocktail, couché sur le côté droit et le nez entre le mur, paraissait dormir profondément.

—Monsieur, lui dit poliment le shérif, en s'adressant au lit, voici qu'il est huit heures moins dix. Or, vous savez que votre exécution est fixée pour huit heures. Le meilleur monde de la ville est déjà sur la place, et j'ose dire que vous aurez un public d'élite. Veuillez donc vous lever pour ne pas faire attendre tous ces gentlemen.

Jim Cocktail ne bougea pas.

—Il y a aussi des dames, reprit le shérif, un peu vexé, et vous ne voulez certainement pas impatienter des dames...

Jim Cocktail continua à faire le mort.

—Secouez-le, puisqu'il feint de ne pas entendre, ce qui est une plaisanterie de bien mauvais ton dit sévèrement le shérif.

Le gardien obéit et saisit Cocktail par l'épaule, mais aussitôt il lâcha prise en jetant un cri d'étonnement, tandis que son nez remuait de surprise et que ses gros sourcils se levaient à une hauteur si démesurée qu'on eût dit qu'ils allaient s'accrocher dans ses cheveux...

—Monsieur le shérif, articula-t-il enfin !... il est en bois !

Le shérif se précipita sur Jim Cocktail et constata, en effet, avec un effarement que vous comprendrez facilement, qu'il avait affaire, non plus au condamné, mais à un mannequin de carton et de bois qu'on avait illicitement installé à sa place... Mais qui était l'auteur de la substitution ? Le pauvre shérif l'apprit tout de suite par la lettre suivante, que le mannequin tenait entre ses doigts, et que, d'une voix tremblante, le shérif lut aux gardiens terrifiés et bêtifiés par la stupéfaction :

" Monsieur le Shérif,

" Excusez-moi si je renonce à l'honneur d'être " pendu par vous. Des affaires impérieuses me " réclament, et je rejoins mes camarades qui ont " facilité mon évasion. Pendez, si le cœur vous en " dit, le mannequin que je laisse en mes lieu et " place, et que mes amis viennent de me passer " par la fenêtre, dont j'ai scié les barreaux. Je " m'envais par le même chemin.

" Your's truly,

" JIM COCKTAIL. "

Le shérif laissa échapper la lettre, et tous les regards, s'étant levés vers la fenêtre, constatèrent, en effet, que deux énormes barreaux en avaient été sciés, des barreaux gros comme le bras et dont personne ne se serait méfié.

Il y eut un instant de silence épouvanté. C'était un écroulement. Le shérif voyait déjà son mariage rompu en présence d'une incorrection si haute, et les gardiens sentaient leurs places déplorablement compromises. Qu'allait-on faire ? qu'allait-on faire ?...

—Si nous pendions le mannequin, comme cette

canaille nous le conseille? risqua enfin le gardien-chef, qui était un homme subtil et même astucieux.

—Y pensez-vous! exclama le pauvre shérif... et comment le ferions-nous marcher d'ici à la potence!...

—Nous le soutiendrons sous les bras comme si la peur l'avait déjà tué amoitié, répondit le gardien. Les cheveux et la barbe sont de la même couleur, et le public n'y verra que du feu... Dépêchons-nous, il est temps, car voici huit heures qui commencent à sonner.

Il n'y avait pas une minute à perdre. D'ailleurs, dans les circonstances graves; on ne réfléchit pas. Le shérif songea seulement qu'il ne fallait pas que son mariage manquât, et il fit signe qu'il consentait.

* *

Cinq minutes plus tard, la porte de la prison s'ouvrait toute grande, et le cortège funèbre faisait son apparition. En tête, le shérif, avec sa baguette. Puis un clergymen qui psalmodiait, tout en déplorant intérieurement le mutisme obstiné du patient. Enfin, le pseudo Jim Cocktail lui-même, porté sous les bras par deux gardiens et bringuébalant des jambes à la façon d'un homme qui a perdu le sentiment. En queue, les autres employés de la prison.

En voyant la piteuse tenue de Jim Cocktail, il y eut des grondements dans la foule, et même quelques coups de sifflets pendant qu'on hissait le patient sur l'échafaud. Cette ascension fut particulièrement pénible. Heureusement M. le Shérif fut reconforté par un coup d'œil de sa fiancée, coup d'œil qui exprimait une confiance absolue.

Le Shérif était dans une de ces positions où il faut payer d'audace; il s'avança donc sur le bord de la plate forme et s'adressant à la foule:

—Ladies et gentlemen, dit-il, M. Jim Cocktail, mon client, vient de me demander tout bas de vous présenter ses excuses. Il s'est réveillé très nerveux ce matin, et c'est pour cela que son attitude, depuis cinq ou six minutes, n'a pas été absolument ce qu'elle aurait dû être. Mais il m'a promis de mourir en vrai gentleman, et je réponds de lui, vous allez voir plutôt.

En même temps, le Shérif, se désignant vers le condamné, que deux gardiens maintenaient debout sur la plateforme à brascule, lui passa prestement la corde au cou; mais, dans ce mouvement, il accrocha un ressort dissimulé sous la barbe du mannequin et alors se produisit un incident affreux, tel qu'on n'en avait jamais vu de pareil dans l'histoire des exécutions capitales.—Dans le corps de Jim Cocktail, quelque chose ronfla avec un bruit de pendule qui va sonner, et, tout à coup un air de danse échevelée sortit de l'intérieur, tandis que les jambes, prises d'un mouvement soudain, exécutaient une gigue endiablée sur la trappe, et le shérif et ses acolytes, y compris le clergymen, s'évanouissaient d'émotion.

Le mannequin de Jim Cocktail, manifestement fabriqué par les mécaniciens de sa bande, était un automate à musique, tout remonté, et prêt à fonctionner par la détente d'un simple petit cliquet que la corde devait forcément presser.

GASTON.

LA JALOUSIE EN AMOUR.

“Vous qui avez le bonheur de ne pas être jaloux...”

J'arrêterai net ma lecture sur cette phrase. Je posai sur ma table la lettre de ma correspondante anonyme et je mis ma tête entre mes deux mains, la sentant alourdie de soudaines méditations. Cette

question de la jalousie est un des points du monde passionnel qui m'ont toujours le plus préoccupé, parce qu'il est certain que j'y pense autrement que la plupart des hommes de ce temps.

“Vous qui avez le bonheur de n'être pas jaloux...”

Me nargueriez-vous, madame, et auriez-vous lu dans mon âme plus profondément que moi-même. J'ai trop souffert de l'amour pour qu'aucune de ses tortures m'ait été inconnue. Mettons donc que j'aie été jaloux sans m'en rendre compte, comme M. Jourdain faisait de la prose sans le savoir. Je suis sûr néanmoins de ne pas l'avoir été à la façon de ceux qui assomment un rival préféré. Car, en amour, le souvenir d'un mort me paraît aussi redoutable que les assiduités d'un vivant. Et si vous avez voulu simplement vous venger, vous avez fait une criminelle sottise, car celui que vous frappez ne vous a fait aucune injure en subissant la même loi inexorable que vous, celle qui nous fait soudain l'esclave et la chose d'une femme que nous n'avons pas choisie.

Certes il n'est pas de déchirement de cœur plus affreux que celui que nous fait la découverte de n'être pas aimé. Que je voie celle dont la bouche me semble le seuil du Paradis, un aveu à un autre, je conçois une douleur épouvantable, celle d'un rêve qui s'écroule, celle d'un bonheur dont les ruines écrasent le cœur. Contre qui et contre quoi se révolter d'ailleurs? Contre la femme qui vous a menti? Et n'êtes-vous pas, aussi bien qu'elle et souvent plus qu'elle, l'auteur de vos propres illusions, l'artisan de vos espoirs soudain désespérés! Pourquoi avez-vous cru trop vite et sans vraie raison de croire? Qui sait d'ailleurs si cette perfidie native n'est pas un des charmes les plus cruels mais les plus vivaces de notre délicieux bourreau dans cette vie? Contre celui qui en a reçu le rapide et sournois aveu? Ce serait manquer absolument de fierté et de plus fort inutile que lui disputer un bien dont il est certainement plus près que vous. Contre cette fatalité de l'inconstance? Ah! s'il nous fallait maudire toutes les lois qui, loin de refréner nos passions, les aiguissent pour la douleur, l'existence ne serait qu'un continué blasphème. Néanmoins, si c'est la jalousie qui vous cause cette souffrance épouvantable, j'en revendique ma part dans l'humanité. Car ce sentiment me paraît le plus naturel et le plus logique du monde et je ne vois contre lui qu'une défense: la retraite immédiate si vous êtes vraiment un homme; le pardon, hélas! si vous êtes homme au point d'être lâche. En tous cas, le plus douloureux des sacrifices ou la plus humiliante des abdications.

* *

J'ai vu des hommes jaloux du passé d'une femme et lui jetant à la face les liaisons qu'ils connaissaient à merveille quand ils se sont épris. J'ai entendu appeler le comble de la folie un comble de l'amour. Si vous n'avez pas cru que l'amour que vous espérez inspirer a tout renouvelé dans cœur de la femme comme celui que vous avez ressenti pour elle a tout renouvelé dans votre propre cœur, vous n'avez pas droit de parler au nom de l'amour qui est, avant tout, ce sublime renouvelé, cette admirable et constante métamorphose, ce feu qui nous fait sans cesse renaître de nos propres cendres. Jaloux du passé? Qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire pour un être qui sent encore en soi la force virile d'aimer.

Souvent, ceux qui se rencontrent, ont les pieds et les mains, sinon le cœur, retenus par mille entraves. Il faut s'aimer comme on peut dans un monde où l'on ne s'aime pas toujours comme on veut. Les intérêts matériels ne comptant pas dans les hautes révoltes de l'âme. Ces chaînes, que vous rompez avec délices, elles tenaient à d'autres

cœurs que vous déchirez. Avec leurs anneaux vous jetez au vent des lambeaux vivants et qui saignent. Chose horrible! Ce n'est pas vous que vous sacrifiez—c'est les autres! Ce n'est pas vos douleurs que vous offrez en holocauste sur le nouvel autel, mais les douleurs d'être qui vous aiment et dont ce n'est pas la faute si vous ne les aimez plus! Versez tout le sang de votre poitrine, si cela vous convient, aux pieds de l'idole, c'est votre droit, mais pas une larme d'autrui, entendez-vous! Ou votre amour n'est qu'une exaltation d'égoïsme méritant plutôt le dégoût que l'admiration.

Aimer comme on peut! C'est la loi des sages et de ceux qui croient vraiment à l'amour. Mais que devient la jalousie dans ces compromissions nécessaires, lesquelles sont, je le veux bien, une perversité de notre nature, mais non pas une perversité dont nous soyons responsable? Nous voyons des amants jaloux. Eh bien, mais! Il est certainement le préféré,—c'est-à-dire le seul aimé—cet amant à qui demeure fidèle, dans les possibilités de son état, une jeune fille qui ne lui a rien juré et qui ne lui doit rien. Qu'est-ce qui lui manque? Au point de vue purement physique, la jalousie est monstrueusement absurde, et j'en donne cette raison, qu'apprécieront tous ceux ayant quelque expérience de l'amour, à savoir que la même personne ne donnant jamais des impressions identiques à deux hommes différents,—car c'est en nous et non dans celle qu'on aime qu'est la source même des impressions qu'elle éveille en nous.

* *

Aimer comme on peut! Peut-être que,

Enfants venus trop tard dans un monde trop vieux,

nous sommes à jamais déçus des glorieuses extases dont le ciel et la terre étaient pris à témoins. Il faut l'ombre et de mystérieux asiles à nos furtives tendresses. Mais le besoin d'aimer est resté là, au fond de notre être violente, mais non pas étouffé par l'absurdité des conventions sociales, détourné de son cours, mais non pas desséché. Ce n'est plus un fleuve superbe qui coule, reflétant l'azur étoilé; mais une source obscure qui se disperse en mille bras où tremble encore pourtant l'image des astres d'or. Bien que déparé de sa splendeur originelle, il demeure cependant ce qu'il y a de plus beau ici-bas et seul y porte, en soi, les reflets célestes de l'infini. A ceux qui se rencontrent, le cœur grand ouvert et les mains tendues, je dirais volontiers: Aimez-vous? Aimez-vous sans savoir ni ce que vous avez été, ni même ce que vous êtes! Aimez-vous et surtout ne soyez pas jaloux, ou ne le soyez que d'une chose: cette fleur divine d'amour, fièle, délicieuse et parfumée dont vous n'avez, à vous deux, qu'une tige et qu'il ne faut pas vous laisser voler l'un à l'autre!

NESTOR.

Decisions Judiciaires concernant les Journaux.

10. Toute personne qui retire régulièrement un journal du bureau de poste, qu'elle ait souscrit ou non, que ce journal soit adressé à son nom ou à celui d'un autre est responsable du paiement.

20. Toute personne qui renvoie un journal est tenu de payer tous les arrérages qu'elle doit sur abonnement ou autrement, l'éditeur peut continuer à le lui envoyer jusqu'à ce qu'elle ait payé. Dans ce cas, l'abonné est tenu de donner, en outre, le prix de l'abonnement jusqu'au moment du paiement, qu'il ait retiré ou non le journal du bureau de poste.

3. Tout abonné peut être poursuivi pour abonnement dans le district où le journal se publie, lors même qu'il demeurerait à des centaines de lieues de cet endroit.

40. Les tribunaux ont décidé que le fait de refuser de retirer un journal du bureau de poste, ou de changer de résidence et de laisser accumuler les numéros à l'ancienne adresse constitue une présomption et une preuve “prima facie” d'intention de fraude.

LA BELLE AU CŒUR DE NEIGE.

CONTES DU ROUET.

I

Il y avait, dans un royaume, une princesse si belle que, de l'avis de tout le monde, on n'avait jamais rien vu d'aussi parfait sur la terre. Mais c'était bien inutile qu'elle fût jolie, puisqu'elle ne voulait aimer personne. Malgré les prières de ses parents, elle refusait avec mépris tous les partis qu'on lui proposait ; lorsque des neveux ou des fils d'empereurs venaient à la cour pour demander sa main, elle ne daignait même pas les regarder, si jeunes et si beaux qu'ils fussent ; elle détournait la tête avec un air de mépris ; "Vainement ce n'était pas la peine de me déranger pour si peu de chose !" Enfin, à cause de la froideur qu'elle montrait en toute occasion, cette princesse avait été surnommée "la Belle au cœur de neige." Vainement sa nourrice, une vieille bonne femme, qui avait beaucoup d'expérience, lui disait, les larmes aux yeux : "Prends garde à ce que tu fais, ma fille ! Ce n'est pas une chose honnête que de répondre par de mauvaises paroles aux gens qui nous aiment de tout leur cœur. Quoi ! parmi tant de beaux jeunes hommes, si bien parés, qui brûlent de t'obtenir en mariage, il n'en est pas un seul pour lequel tu éprouves quelque tendre sentiment ? Prends garde, te dis-je ; les bonnes fées, par qui te fut accordée une beauté incomparable, s'irriteront, un jour ou l'autre, si tu continues à te montrer avare de leur présent ; ce qu'elles t'ont donné, elles veulent que tu le donnes ; plus tu vaux, plus tu dois ; il faut mesurer l'aumône à la richesse. Que deviendrais-tu, mon enfant, si tes protectrices, courroucées par ton indifférence, t'abandonnaient à la méchanceté de certaines fées qui se réjouissent du mal, et rôdent toujours, dans de mauvaises intentions, autour des jeunes princesses ?" Mais la Belle au cœur de neige ne tenait aucun compte de ces bons conseils ; elle haussait l'épaule, se regardait dans un miroir ; et cela lui suffisait. Quant au roi et à la reine, ils se montraient désolés plus que l'on ne saurait dire, de l'indifférence où s'obstinaient leur fille ; ils en vinrent à penser qu'un mauvais génie l'avait maléficié ; et ils firent proclamer, par des hérauts, dans tous les pays du monde, qu'ils donneraient la princesse elle-même à celui qui la délivrerait du Sort dont elle était victime.

II

Or, vers le même temps, dans une grande forêt, il y avait un bûcheron, très hideux de sa personne contrefait, et boiteux à cause du poids de sa bosse, qui était la terreur de tout le pays ; car, le plus souvent, il ne se bornait pas à bûcheronner les arbres ; embusqué dans quelque ravine, il attendait la hache levée, le voyageur sans défiance, et lui tranchait le cou, aussi habilement que l'aurait pu faire le bourreau le plus expérimenté. Cela fait, il fouillait le cadavre, et avec l'argent qu'il trouvait dans les poches, il achetait des vivres et du vin, dont il se gorgeait dans sa hutte en poussant de grands cris de joie. De sorte que ce méchant homme fut plus heureux que beaucoup d'honnêtes gens, tant qu'il passa des voyageurs dans sa forêt. Mais elle eut bientôt si mauvaise renommée que des gens même très hardis faisaient de longs détours plutôt que de la traverser ; et le bûcheron chôma. Durant quelques jours, il vécut tant bien que mal du reste de ses anciennes ripailles, rongant les os, égouttant dans sa tasse le fond des bouteilles mal vidées. C'était un maigre régal pour un affamé et pour un ivrogne tel que lui. La rigueur de l'hiver mit le comble à son infortune.

Dans son repaire, où soufflait le vent, où neigeaient les flocons, il mourait de froid, en même temps que de faim ; quant à demander secours aux habitants du proche village, il n'y pouvait pas songer, à cause de la haine qu'il s'était attirée. Vous pensez : "Pourquoi ne faisait-il point de feu avec des fagots et des broussailles sèches ?" Eh ! parce que le bois, comme les feuilles, était si pénétré de gel, qu'il n'y avait pas moyen de l'allumer. On peut supposer aussi qu'afin de punir ce vilain homme, une volonté inconnue empêchait le feu de prendre. Quoiqu'il en soit, le bûcheron passait de fort tristes nuits, près de sa huche vide, devant son foyer noir ; et, le voyant grelottant, et maigre, vous n'auriez pas manqué de le plaindre, si vous aviez ignoré combien il avait mérité sa misère par ses crimes.

Cependant quelqu'un eut pitié de lui. Ce fut une méchante fée, appelée Mélandrine. Comme elle se plaisait à voir le mal, il était naturel qu'elle aimât ceux qui le faisaient.

Une nuit donc, qu'il se désolait de plus belle, claquant des dents, l'onglée aux doigts, et qu'il eût vendu son âme,—qui, à vrai dire, ne valait pas grand chose,—pour une flambée de sarment, Mélandrine se fit voir à lui, sortant de dessous terre ; elle n'était point belle et blonde avec des guirlandes de fleurs dans les cheveux, elle ne portait pas une robe de brocart, resplendissante de pierreries ; mais laide, chauve, bossue aussi, haillonneuse comme une pauvre, vous l'auriez prise pour une vieille mendicante des chemins ; car, étant méchante, on ne peut pas paraître jolie, même quand on est fée.

—Ne te désespère pas, pauvre homme ! dit-elle ; je veux te venir en aide. Suis-moi.

Un peu étonné de cette apparition, il marcha derrière Mélandrine jusqu'à une clairière où l'on voyait des amas de neige.

—Maintenant, allume du feu, reprit-elle.

—Eh ! madame, la neige ne brûle pas !

—C'est en quoi tu te trompes. Tiens, prends cette baguette en bois de cornouiller, que j'apportai pour toi ; il te suffira d'en toucher l'un de ces grands tas blancs, pour avoir le plus beau feu que l'on vit jamais.

Il fit comme elle avait dit : il poussa un cri d'étonnement ! A peine la branche s'en était-elle approchée, que la neige se mit à flamber, comme si elle eût été, non de la neige, mais de l'ouate ; et toute la clairière fut illuminée de flammes.

A partir de ce moment, le bûcheron, tout en continuant d'avoir faim, ne connut plus du moins la souffrance d'avoir froid ; dès qu'il avait un petit frisson, il faisait un tas de neige, dans sa hutte ou sur le chemin ; puis il le touchait de la baguette que lui avait laissée Mélandrine, et se chauffait devant un bon feu.

III

Quelques jours après cette aventure, il y avait une grande agitation dans la capitale du royaume voisin ; la cour du palais était pleine de pertuisaniers qui faisaient sonner leurs hallebardes sur les dalles. Mais c'était surtout dans la salle du trône que l'émotion était grande : les plus puissants princes de la terre, avec beaucoup d'autres jeunes hommes, s'y étaient donné rendez-vous pour tenter, dans une lutte courtoise, d'émouvoir enfin la Belle au cœur de neige.

Le neveu de l'empereur de Trébizonde courba le genou.

—Je commande à plus d'homme armées qu'il n'y a de feuilles dans toutes les forêts, et j'ai, dans mes coffres, plus de perles qu'il n'y a d'étoiles au ciel. Voulez-vous, ô princesse, régner sur mes peuples et vous parer de mes parents ?

—Qu'a-t-il dit ? demanda la princesse.

A son tour, le fils du roi de Mataquin s'agenouilla.

—Quoique jeune encore, j'ai vaincu dans les tournois les plus illustres preux, et, d'un seul coup d'épée, j'ai tranché les cent têtes d'une tarasque qui dévoraient tous les nouveau-nés et toujours les vierges de mon royaume. O princesse, voulez-vous partager ma gloire qui grandira encore ?

—Il a parlé si bas, dit la princesse, que je ne l'ai pas entendu.

Et d'autres princes, après l'héritier de Trébizonde et l'héritier de Mataquin, vantèrent leur puissance, leur riche, leur gloire ; il vint ensuite, s'inclinant avec de tendres paroles, des poètes qui jouaient de la guitare comme un séraphin de la harpe, des chevaliers qui avaient défendu l'honneur des dames dans les plus périlleux combats, de jeunes pages aussi tremblants, roses de pudeur.

Mais la belle au cœur de neige :

—Que veulent tous ces gens-là ? Qu'on les prie de sortir : je ne saurais endurer plus longtemps leur bavardage, et j'ai hâte d'être seule pour me regarder dans mon miroir.

—Ah ! ma fille, ma fille, dit la nourrice, crains d'irriter les bonnes fées !

Alors s'avança un rustaud, très hideux de sa personne, contrefait, boiteux à cause du poids de sa bosse. Les courtisans, qui étaient au pied du trône, voulurent l'écartier, se moquant de ce paysan qui se mêlait de prétendre à la main d'une royale personne. Lui, cependant, continua d'approcher, et, d'une baguette qu'il avait dans la main, toucha le corsage de l'indifférente enfant. "Ah ! que je l'aime !" s'écria-t-elle, sentant tout son être s'allumer et fondre en tendresse. Vous pensez l'émoi qui s'en ensuivit ! Mais un roi n'a que sa parole ; le père de la princesse dut la laisser aller avec le méchant bûcheron vers la forêt mal famée ; elle y vécut misérablement dans la bise souvent sans pain, où soufflait le vent, où neigeaient les flocons ; et ce fut le châtement de la Belle au cœur de neige.

CATULLE MENDÈS.

DU PLATONISME.

—Une bêtise de vieux ! dit l'un.

—Une ânerie de collégien ! continua l'autre.

—Quelque chose à crever de rire ! conclut le troisième.

—Je me permets, dis-je à mon tour, de n'être de l'avis d'aucun de vous. Mais d'abord, entendons-nous sur les mots : s'il en faut croire une légende, prises dans le sens originel de leur nom, les amours "platoniques" relèveraient plutôt de la police des mœurs que de l'esthétique amoureuse. Mais nous nous entendons bien, n'est-ce pas ? Il s'agit de l'état singulier de deux êtres qui s'aiment—ou, du moins, croient s'aimer, ce qui est, dans l'espèce, absolument la même chose, comme je le démontrerai tout à l'heure,—et qui s'abstiennent cependant d'être amants. Comment traitez-vous d'ânerie, de bêtise et de chose à crever de rire un état psychologique des plus graves ?

Mes amis est-ce que vous n'avez goûté les délices d'une tendresse encore timide, d'un sentiment lentement savouré et des mille puerilités charmantes que comporte une attente tour à tour assurée du triomphe et désespérée ? Car ces alternatives où le cœur bat plus vite sont des renouveaux charmants de la vie. Se sentir envahi de cette facilité d'extase qui vous fait plus précieux un serrement de main à la dérochée qu'un aveu complet, qui fait renaître ou mourir sous un regard, qui vous enivre d'un souffle ou du parfum d'un mouchoir, mais c'est tout simplement adorable. Je sais de simples promenades à deux, dans les allées où l'ombre

descendait, promenades innocentes et dont la durée comptera parmi les plus belles heures que j'ai vécues.

Tout ça c'est de la poésie dira-t-on.

Quand ce serait de la poésie ? Est-ce que toutes les choses ne sont pas condamnées à voir la leur, sous peine de devenir infiniment misérables, et entendez-vous nier que tout ait la sienne dans la Nature, qui devrait être la règle et le modèle de la vie ! C'est justement parce que les banalités physiques de l'amour sont à la portée immédiate de tout le monde, l'amour-propre se pique à gagner ou à ne pas gagner l'amour d'une femme. Question de conquête et de renommée où l'amour n'a rien à faire. Car là où est l'amour-propre, il n'y a plus d'amour. Au reste, les femmes ne sont pas plus intéressantes que les hommes à ce jeu—car c'en est un. C'est comme la petite guerre et les grandes manœuvres, où l'heure de la défaite, aussi bien que l'heure de la victoire, sont fixées à l'avance. Passons sur cette parodie et revenons au vrai platonisme, au sincère. Je répète que, pour les natures à qui l'idéal n'est pas encore complètement indifférent, il a des charmes d'autant plus vifs qu'ils sont plus fragiles, très subtils, très enlaçants, enveloppants comme le fils d'un réseau ; ces liens sont étrangement frêles et faciles à briser. Je les comparerais volontiers à ces jolies toiles d'araignées automnales dont les jardins sont tapissés en octobre. La rosée les saupoudre de diamants où le soleil vient poser de minuscules arcs-en-ciel. Elles semblent tenir captives les branches qu'elles unissent ; mais le vol d'un oiseau, un souffle de vent les traverse et les déchire. Ainsi les amoureux vivent sous une chaîne d'enchantements, dans une trame tissée de rayons, de chants et de parfums, toutes choses dont aucune n'est solide. Un caprice suffit à rompre cette douce et imaginaire prison.

Car si la jeune fille aimée est trop idéale pour pouvoir inspirer un amour sérieux et durable, il ne rompera pas de suite s'il est vraiment épris. S'il est intelligent il craindra une révolte qui le ramènerait plus soumis. Mais il entrera fatalement dans la voie des compromissions. Rien ne sera changé en apparence. Peut-être semblera-t-il plus aimable, n'ayant plus de ces mélancolies furieuses où s'affirmaient la sincérité de ses sentiments et les douleurs de la crainte d'être délaissé. Mais il ne vivra plus que dans le rêve de ce qui avait été une réalité, dans le souvenir mort de ce qui avait été un espoir vivant. Il se complaira peut-être longtemps encore dans des illusions dont il a mesuré le néant. S'il est généreux, il continuera même d'aimer, mais d'une autre façon qui ne comporte plus le nom d'amour. Aussi le platonisme m'apparaît comme un chemin fleuri où l'on marche ensemble, où il est même délicieux de marcher lentement pour que la route soit plus longue, mais sur lequel on ne peut revenir en arrière. C'est une fatalité de cet état subtil comme l'air où les ailes de l'oiseau ne sauraient planer toujours loin de la terre.

FÉLIX.

LES GENS DÉSAGRÉABLES.

Les gens désagréables ont toujours eu pour moi un certain attrait ; c'est une variété de l'espèce humaine qu'il est si intéressant d'étudier ! Et que d'occasions se présentent journellement de faire cette étude, de la poursuivre jusque dans ses plus intimes détails ?

D'abord, on a généralement dans sa propre famille un personnage quelconque créé apparemment pour exaspérer ceux qui le touche de près. Tel est l'oncle célibataire qui trouve à redire à toute décision prise sans qu'on l'ait consulté, et qu'on est

obligé de ménager à cause de l'héritage qu'on espère. Je connais sa force, et lorsqu'il s'agit de choisir une profession ou une "épouse" pour un de ses neveux, il arrive et profite de sa position pour décocher à tout le monde des apostrophes plus ou moins blessantes.

—J'en ai le droit dit-il.

Dans le monde, qui de nous n'a rencontré le monsieur ergoteur, qui veut toujours avoir raison ; à coup sûr l'être le plus désagréable que la terre ait jamais porté ?

D'abord, il a pour système arrêté de contredire ses interlocuteurs ; j'en connais un chez qui cet esprit de contradiction est si bien implanté que si vous vous rangez tout à coup de son avis, il vire immédiatement de bord et prend le contre-pied de ce qu'il a soutenu au début de l'entretien, afin de se donner le plaisir de vous contredire de nouveau.

On conviendra que les gens désagréables sont aussi difficiles à éviter dans la vie que l'aïl dans les ragoûts marseillais ; il faut donc s'ingénier à diminuer le plus possible la dose d'ennui qu'ils apportent avec eux. Envisagez-les comme des phénomènes bizarres, qu'il est instructif et intéressant d'observer ; et vous finirez par vous plaire comme moi à les étudier.

La première petite nausée surmontée on a, je vous l'assure, certains dédommagements, de même que les horreurs du premier cigare, sont compensées plus tard par les jouissances que procure le havane au fumeur aguerri. Les facultés de l'homme sont merveilleusement appropriées à l'acquisition de goûts nouveaux ; seulement le temps est nécessaire au procédé. Il y a cependant, je l'avoue, certaines eaux minérales que je n'ai pas encore su avaler avec toute la satisfaction désirable ; mis j'attribue mon incompetence sur ce chapitre tout simplement à un manque de persévérance.

Il y a dans les attributs des gens dont je parle tant de choses qui font rêver. Ainsi je me demande souvent :

—Savent-ils qu'ils sont si désagréables ? S'aperçoivent-ils qu'ils diffèrent des gens aimables ?

En réfléchissant, je crois devoir résoudre négativement ces deux questions.

Jugez en vous-même.

Je vais au théâtre, et les gens qui m'entourent jasant et ricanant, tandis que je tâche d'écouter, ou bien un homme qui a déjà vu la pièce raconte l'intrigue à un autre qui ne la connaît pas ; ou quelqu'un répète tous les mots qu'il trouve heureux à la dame sourde, qui occupe la stalle voisine de la mienne. J'ai beau chuter ; ils me regardent imperturbablement et continuent de plus belle. Ils sont absolument inconscients, mieux encore, dans leur esprit c'est moi qui ai tort, c'est évident.

Je sors ; je suis attendu quelque part. Un importun m'arrête dans la rue et m'expose longuement (hélas !) ses griefs contre le ministère ; si je tâche de lui échapper sous prétexte que j'ai une visite importante à faire, il s'obstine à m'accompagner jusqu'à la porte, et croit positivement m'avoir causé un plaisir extrême.

Si, par contre, les gens désagréables ont conscience de l'effet qu'ils produisent sur nous, pourquoi persistent-ils dans leur manière d'être ? En sont-ils plus heureux ?

Par exemple, quelle est la subtile jouissance qu'éprouve certain vieux général en débitant ses observations cyniques, lesquelles me rendent mécontent de ma maison, de mes chevaux, de mes tableaux et de moi-même ?

Ce sont là des choses aussi inexplicables, à mon avis, que la condition de ces habitants des Açores, dont un voyageur disait, il y a quelques jours :

"Les ânes, les hommes, les femmes et les enfants dorment et mangent dans la même chambre. Ils sont sales, rongés par la vermine et *parfaitement heureux* !"

Les gens désagréables m'amuse encore plus

qu'ils ne m'étonnent. Ils me font rire, ils ressemblent à ces types exagérés qu'on voit dans certains vieux vaudevilles, appartenant jadis au répertoire du Palais-Royal,—ils sont absolument déraisonnables. Ils se mettent en colère, ils boude ; or, les boudeurs et les gens en colère, ils ont toujours quelque chose de grotesque. Ils disent des choses piquantes, font des épigrammes... Au moins l'intention y est-elle toujours. Ils constituent une opposition perpétuelle, et chacun sait que les boutades les plus amusantes ne partent jamais des rangs ministériels. Ils se donnent une peine infinie pour outrager les convenances... ce qui est déjà charmant, à cette époque d'ennuyeux décorum. Il est vrai que de temps en temps ils nous agacent les nerfs ; mais c'est ce que font les gens agréables, il est même avéré que le miel fatigue l'estomac plus vite que le vinaigre.

Quant à la femme désagréable, elle ressemble au vide des anciens, la nature l'abhorre et n'a pas de place pour elle. Ce n'est qu'une parodie de la femme. Si elle a un peu de beauté, elle donne à ceux qui la rencontrent cette espèce de choc nerveux qu'on ressentirait en goûtant une liqueur qu'on aurait prise pour du vin blanc, et qui ne serait que du verjus.

Heureusement, il est rare qu'une femme désagréable soit belle, dans la véritable acception du mot ; l'impitoyable nature ne dissimule rien. Le charme du visage est produit par la bonté du caractère. La figure n'est pas un masque, elle est un miroir, et ce miroir reflète tout avec une effrayante fidélité. On ne peut donner à son visage l'expression qui plaît à l'œil, si le caractère est hargneux et méchant. L'envie, surtout, creuse, déprime et dessèche.

Chez la femme, les formes que prend un caractère désagréable sont multiplus ; leurs effets sont identiques. L'attrait disparaît pour faire place à la répulsion. On n'éprouve près d'elle que de l'ennui car la femme désagréable ennuit tout le monde et s'ennuit elle-même.

Tout ce qu'on peut faire d'elle, c'est la tourner en ridicule, et l'accommoder à la sauce piquante. Elle ressemble à la pantoufle de certain explorateur, qui inutile comme pantoufle, devint supportable comme base d'un civet.

Il est un point important sur lequel je suis tout à fait fixé : c'est qu'il y a, pour un homme, un certain avantage à être systématiquement désagréable. C'est une façon de faire son chemin dans le monde.

D'abord, vous vous faites craindre, on a peur des coups de boutoir que vous savez si bien donner, on s'efface devant vous, on fait place, et vous obtenez, en prenant simplement la peine de froncer le sourcil et de grossir la voix, ce qu'on refuse aux gens doux et timides. L'entêté qui nous poursuit de ses démarches indiscrettes l'emportera sur l'homme de mérite qui attend modestement à l'écart. Devant le chef de famille dur et brutal, les enfants se courberont, soumis et craintifs ; la femme obéira en tremblant à son moindre signe... peut-être se vengera-t-elle en secret de ce qu'on lui fait souffrir, mais son tyran n'en saura rien ; selon les apparences, il est le maître absolu.

Cependant, si, par pure lassitude, on cède devant l'obstination, les clameurs, l'importunité des gens désagréables ; si on accorde à leur instance peu délicate ce que n'obtiennent pas les gens aimables, au caractère facile, ne vient-il pas un moment où l'abandon, l'isolement leur font éprouver à leur tour cette profonde désespérance qu'ils ont pris plaisir à faire naître chez d'autres.

Il arrive parfois qu'on récolte ce qu'on a semé ; avouons qu'en pareil cas les gens désagréables sont à plaindre. Il est facile de rompre avec eux, car ils n'ont pas su se faire une place dans les cœurs ; et un beau jour, à leur grand étonnement, il se voient délaissés.

MAURICE REYNOLD.

"FEUILLETON DU JOURNAL DU DIMANCHE."

No. 21.

LES DRAMES DE LA VIE.

GRAND ROMAN NOUVEAU.

XXIX

Pourquoi pas ? Marsa Laszlo n'était-elle point sa femme ? Dans cette villa de Maisons-Laffitte où elle se croyait chez elle, de par la loi il était chez lui ! Il avait le droit d'entrer, lui, l'époux, à toute heure, et de demander compte à cette femme de son honneur.

—Ah ! elle l'a voulu, ce nom de Zilah ! Eh ! bien, qu'elle sache au moins ce qu'il coûte et ce qu'il impose !

Et cette pensée, montant à ses lèvres, sifflait entre ses dents serrées dans un cauchemar plein de fièvre.

Il allait, venait, s'exaspérant davantage à chaque mouvement dans la solitude de son hôtel, où ses pas s'entendaient, précipités fébrilement.

—Elle est princesse Zilah ! Oui, princesse ! Rien ne peut lui arracher ce titre qu'elle a volé ! Princesse ! Soit. Le prince a le droit de vie et de mort sur sa femme !

—Sur sa femme et sur l'amant de sa femme ! dit-il encore, en s'interrompant tout à coup dans le spasme d'un éclat de rire.

—Eh ! oui, son amant sera là ! Il sera là, ce Menko, et je me plains ! Cet homme que j'ai cherché, qui m'échappait, il se jette là droit devant moi, je le tiens à ma merci, et je suis navré, et je ne remercie pas le sort qui me donne cette joie ! — Ce soir ! Il sera chez elle, ce soir. Tant mieux !... Justice sera faite !

Et chaque minute ajoutait à cette fièvre qui lui battait aux tempes et aux poignets. Il avait au cerveau comme un afflux de sang ; des visions farouches passaient. Il voyait Marsa tendant sa lèvre à Midhel, cette lèvre exquise, souriante, avec les yeux mi-clos et l'expression divine qu'elle avait lorsqu'il la tenait, lui, Andras, presque pâmée de bonheur, dans ses bras. Ah ! maintenant il eût donné dix ans de sa vie pour être à ce soir ! Ce soir ! — Que c'est long, une journée ! Et comme la fièvre montait, comme l'orage grondait en lui, douloureux et fou !

Il attendait impatiemment le moment de partir, de les surprendre. Il avait envie d'attendre Michel Menko au débarcadère du chemin d'Italie, et de lui cravacher le visage. A quoi bon ? Michel serait à Maisons. Eh bien ! il le tuerait devant elle, en duel, si Menko voulait se battre, ou, de par son droit d'époux, comme un voleur de nuit, si le jeune homme voulait fuir. Cela valait mieux.

Où, il le tuerait comme un chien ; si l'autre...

Mais non. Le Hongrois, souffleté sous les yeux de cette femme, ne reculerait certainement pas devant un canon de pistolet. Pour seul témoin de ce duel Marsa serait là. Le sang du prince ou celui de Menko lui éclabousserait le visage ! Une tache rouge sur cette joue pâle. Ce serait le châtement.

Et le soir venu, presque à la nuit tombante, Andras partait. L'électricité d'une journée chaude, menaçante d'orage, le serrait à la gorge.

Il avait glissé dans son paletot une paire de pistolets chargés, pris par lui dans un de ses tiroirs. Il en jetterait un à Menko. Ce n'était pas assassiner qu'il voulait, c'était punir.

Andras était presque seul à la gare et, dans les allées, il se trouvait bientôt seul tout à fait, marchant vers son but tandis que la nuit gagnait.

Andras avançait, dans l'ombre grise donnant aux fonds d'allées des aspects confus.

Mais quoi ! ses pas l'eussent porté machinalement où il allait.

En sortant de la station, et en traversant à pied le pont du chemin de fer, puis en longeant l'avenue Longueil qui mène au Parc, il avait commencé à éprouver cependant un sentiment bizarre, comme si rien ne fût arrivé, comme s'il secouait peu à peu un étouffant cauchemar.

Dans une sorte d'hallucination quasi volontaire, il se figurait qu'il allait, comme l'an passé, au logis de Marsa et qu'elle l'attendait dans une de ces toilettes blanches qui lui seyaient si bien, la boucle aux opales attachant autour de sa taille sa ceinture d'argent. Et à mesure qu'il avançait c'était une nuée de souvenirs qui l'enveloppaient, tombant comme de ces arbres ou sortant de cette terre.

Il s'était promené avec Marsa sous ces grands tilleuls formant comme une voûte de cathédrale, avec, de chaque côté, les travées des branches pour verrières. Il se souvenait des causeries échangées, le soir, quand une brume légère argentait ce grand parc majestueux, tout rempli d'ombre, le château se détachait vaguement sur la buée comme un palais-fantôme. Ces bassins dont les jets d'eau chantaient, cette large pelouse entre les deux grandes lignes des arbres séparées par la large bande du ciel, ces sentiers dans l'herbe, il les avait longés ou regardés avec la Tzigane pendue à son bras, un parfum doux montant des cheveux de Marsa. Et, dans l'émotion que faisait naître maintenant en lui la vue de ces choses retrouvées, il y avait une sensation de douleur malsaine qui, loin d'apaiser, vivait la colère où se trouvait Andras, les nerfs malades, le cerveau las, prêt à une folie.

Il n'avait plus qu'un sentiment, très amer, celui du bonheur auquel ces belles allées à l'ombre fraîche eussent pu servir de cadre si la destinée eût tenu ce qu'elle avait promis.

Ah ! Marsa ! malheureuse fille.

A mesure que Zilah s'enfonçait plus avant dans le Parc, allant droit, sans même chercher le chemin, vers la maison où elle vivait, tout lui rentrait au cœur, tous les détails de cette journée de fête ironique et navrante—la journée du mariage—se présentaient à sa mémoire. Il s'était détourné de sa route pour aller revoir la porte de la petite église dont ils avaient franchi le seuil, elle rayonnante dans sa robe blanche, lui si heureux !... La place de l'église étant déserte maintenant. Les feuilles des tilleuls commençaient à tomber. Un homme dormait, quelque maçon du voisinage, devant la porte close. Et Andras regardait cette porte verte dans son encadrement gothique avec une statue de Vierge mère, encostrée là ! Il se demandait si c'était bien vrai que ce fût lui que conduisait autrefois, vers ce temple morne, une fiancée qui allait être sa femme, et cette triste église fermée lui faisait l'effet d'un tombeau.

Il s'arrachait alors à la contemplation de ce seuil de pierre où sommeillait cet homme harassé, —peut-être un ivrogne, plus heureux que lui, à coup sûr,—et il s'en allait maintenant du côté des bois, vers la demeure de Marsa Laszlo.

Il y avait—Zilah s'en souvenait—tout près de là, une sorte d'étroit vallon,—bassin comblé du temps où le président de Maisons offrait aux hôtes de Louis XIV revenant de Marly une hospitalité qui valait celle du roi,—et ce coin plein de mystère et de beauté, pli de terrain encaissé de talus couverts de lierre et de violettes, petit bois discret, virgilien, ombreux et perdu sous ses grands arbres, aux troncs enlacés, bien des fois ils y avaient rêvé, oui, elle aussi, elle aussi, Marsa !

Ils l'appelaient, souriants, *le Val des Violettes*.

C'était un nom qu'eux seuls connaissaient. Et que de souvenirs, dans ce nom ! Maintenant, de ces souvenirs, chacun exaspérait, poignardait Zilah, en se dressant devant lui comme un spectre. Alors hâtant le pas :

—Il est là-bas, elle l'attend ! son amant est là ! se répétait le prince.

Et, au bout du chemin, devant la maison fer-

mée, muette comme la vieille église, Andras s'arrêta.

C'était là !

Il restait immobile alors, se sentant pris d'un déchirement immense avant d'entrer !

Qu'allait-il faire, lui qui avait jusque-là vécu en évitant à son nom le jet de bave des scandales ?

Il allait tuer ou être tué.

Un duel ! Mais qu'avait-il besoin de proposer un combat quand, de par son droit de mari, sur cet homme et sur cette femme il pouvait exercer un châtement ?

Il n'hésita pas longtemps.

—Je suis chez moi ! dit-il tout haut en allant droit à la grille.

Le tintement de la sonnette éveillait, au fond du jardin, vers les communs, les hurlements de *Duna*, de *Bunda* et d'*Ortog*, tirant furieusement sur les chaînes de fer de leurs attaches, et un homme arrivait, dans le crépuscule déjà obscur, criant à Andras, de loin, à travers la grille :

—Qui demandez-vous ?

—La princesse Zilah.

L'homme avançait.

C'était un domestique.

Andras ne le connaissait pas, ne l'avait jamais vu.

—Qui êtes-vous ? dit cet homme à Andras, la main sur la serrure intérieure de la grille.

—Le prince Zilah !

L'autre, stupéfait, ne bougeait pas, essayant de voir, à travers les barreaux, dans la nuit, le vifage du prince.

—Vous m'avez entendu ? dit Andras.

Et tandis que, machinalement, le domestique entr'ouvrait la porte comme pour se rendre compte de la tenue du visiteur, Andras poussait la grille avec une brusquerie nerveuse, rejetant le valet sur le battant de la porte, et une fois dans le jardin, s'approchait de lui et lui disait :

—Regarde-moi bien pour me reconnaître, puisque c'est la première fois que tu me vois. Je suis maître ici.

L'œil clair de Zilah, ce regard impérieux semblait allumé dans la nuit, et, de près, ce visage de soldat gentilhomme forçait instinctivement le valet à s'incliner, saluant, encore inquiet et n'osant rien dire.

Andras marcha droit au perron, poussant la porte extérieure qui était ouverte.

Elle était avec lui.

Andras écouta.

Où, il y avait un homme là, et l'homme parlait.

Il parlait à Marsa ! Il lui parlait d'amour sans doute.

Ah ! ce Menko ! Zilah le revoyait, avec sa moustache retroussée, son joli sourire bizarre, son fin profil un peu sombre.

Le misérable !

Et il était là, là, derrière cette porte !

Une lumière rouge, filtrant du salon où se trouvait Marsa, encadrait la porte que le prince Andras avait des envies d'enfoncer du pied.

Il s'arrêta pourtant. Une petite pièce plongée dans l'ombre le séparait de cette porte.

Alors, il lui courait devant les yeux de rapides images de meurtre. Il se sentait capable, dans la douleur qui l'étreignait au cou comme une main, de bondir, d'entrer, de frapper en sauvage ou en fou furieux.

Comme ils s'étaient atrocement joués de lui, ces deux êtres qui étaient là ; cette femme qui avait menti et ce lâche qui souffletait un homme de ces lettres où la passion, c'est-à-dire la trahison, se lisait à chaque ligne ! Ah ! l'infamie !

Et, brusquement, Andras, tout à l'heure affolé de rage, se sentait comme blessé, prêt à défaillir, percé d'une lame : c'était la voix de Marsa qu'il entendait, c'était l'écho de cette voix chaude, grissante, et qui, à travers la porte, lui venait, comme

emportée par un ardent sentiment de passion, d'amour ou de joie.

—Allons, debout ! se dit-il.

Qu'attendait-il ? Lui fallait-il donc, pour les foudroyer de son apparition, le bruit d'un baiser ?

Ses doigts chauds de fièvre cherchaient la crosse lisse de ses pistolets.

Il fit trois pas, il traversa le petit salon sans lumière, et à tâtons, chercha le bouton de la porte qu'il tourna brusquement, la lumière d'une lampe à abat-jour d'opale lui sauta au visage ; et droit sur le seuil, comme un spectre, pendant que deux faces à la fois se tournaient vers lui, — deux pâles visages, la figure amaigrie de Marsa, et la tête farouche d'un homme, — Andras s'arrêta stupéfait.

Il cherchait Menko : — c'était Varhély.

XXX

—Yanski !

Andras avait poussé ce cri, et Marsa effarée, reculant devant cette voix, devant cette vision du prince, s'élançait vers Varhély d'un bond éperdu, et toujours tournée vers ce seuil, où debout, se tenait Andras, criait effrayée, prise d'un tremblement subit :

Qui est là ? Qui est donc là ?

La lumière enveloppait Andras, mais Yanski Varhély ne comprenant point, ne croyant pas à cette apparition, s'avancait comme pour savoir :

—Zilah ! dit-il à son tour.

Il ne s'expliquait rien, regardait autour de lui, comme Zilah lui-même qui se demandait, en cette tragique minute, s'il y avait là une gageure et où était Menko, ce Michel Menko qu'attendait Marsa, et qu'il venait, lui, le mari, chercher jusqu'ici pour le châtier.

Mais la plus effrayante dans sa stupéfaction muette, c'était Marsa, hagarde, les lèvres tremblantes, dardant sur le prince des yeux heureux dans la lividité de mort de son visage, et — presque aussi convulsée qu'en sa stupeur, dans la maison d'aliénées. — se cramponnant au marbre de la cheminée contre lequel elle s'appuyait pour ne pas tomber, mais voulant pourtant se précipiter à genoux, à genoux, en suppliante, devant cet homme qui, tout à coup, se dressait là, comme le maître de sa vie.

—Vous ici ?... dit enfin Varhély. Vous m'avez donc suivi ?

—Non, dit Andras, et celui que je comptais trouver, ce n'est pas vous !

—Qui était-ce donc ?

—Menko.

Yanski Varhély jeta à Marsa un regard profond.

Elle ne bougeait pas.

Elle regardait le prince.

—Michel Menko est mort, répondit Varhély de sa voix brève. C'est pour l'annoncer à la princesse Zilah que j'étais ici.

Andras fixa tour à tour ses yeux clairs sur le vieux Hongrois aux sourcils froncés et sur Marsa, pétrifiée, toute la vie de la jeune femme brûlant dans ses prunelles ardentes de fièvre.

—Mort ?... demanda froidement Zilah.

—Je l'ai provoqué et je l'ai tué, répondit Varhély du ton dont on rend une sentence.

Andras se roidissait contre une émotion rude qui l'étreignait comme une angine. Il était devenu plus blême lorsque Yanski avait dit : " Je l'ai tué," et du vieux Hongrois il avait reporté son regard sur la Tzigane, épiait instinctivement l'impression que Marsa pouvait ressentir.

Elle n'avait même pas tressailli.

La nouvelle de cette mort, répétée ainsi devant cet homme qu'elle regardait comme le maître de son existence, la laissait implacablement glaciale, sa vie n'étant plus là, toute sa vie se concentrant sur cet être qui la méprisait, la haïssait, la fuyait

et qui revenait là, comme dans un de ses rêves douloureux où il repassait, en cette maison même où il l'avait maudite.

—Il y avait, reprit Varhély lentement, une martyre qui n'eût pas vécu, qui n'eût pas levé le front, tant que cet homme eût respiré. C'est à elle que je suis venu dire tout d'abord qu'elle était délivrée d'un passé détesté. Demain, je serais allé apprendre à un homme dont l'honneur est le mien que celui qui l'avait outragé a payé sa dette !

Varhély, la lèvre aussi blanche que sa moustache, avait parlé comme un justicier rendant un solennel arrêt. Ce soldat avait l'air d'un juge.

Une flamme étrange s'allumait au fond des regards de Zilah, et une impression soudaine lui coulait dans les veines. Il se sentait comme affranchi, lui aussi, comme délivré de quelque ombre haïe.

Menko mort !

Il l'avait aimé pourtant, ce Michel Menko à qui il disait : " Mon enfant ! " Et de ces trois êtres réunis là, dans le tête-à-tête tragique de ces confidences, c'était peut-être l'homme outragé qui envoyait au mort une pensée de pitié, le soldat restant impassible comme un exécuteur, la Tzigane ne retrouvant qu'un souvenir de haine devant le nom de celui qui l'avait perdue !

Menko mort !

Varhély avait pris sur la cheminée du salon la dépêche qu'il expédiait, trois jours auparavant, de Florence à la princesse Zilah et dont Vogotzine avait parlé à Andras.

Il la tendit au prince et Andras la lut d'un trait :

" Je vais pour vous risquer ma vie, disait Yanski Varhély, et, mardi soir, je serai à Maisons-Lafitte ou je serai mort. Je me bats demain avec le comte M... Si vous ne me revoyez pas, priez pour votre dévoué Varhély. "

Le comte Varhély avait, là-bas, expédié cette dépêche avant d'aller au rendez-vous donné à Michel Menko.

Il était convenu qu'on se battrait aux environs de Pistoja, dans un champ. Des paysannes qui travaillaient à des chapeaux de paille, s'étaient mises à rire en voyant passer ces hommes qui avaient l'air de chercher un coin de repos.

L'une d'elles avait même dit gaiement à l'un :

—Vous voulez le chemin des amoureux, signori ? Ce n'est pas ici !

Sur la route, Varhély et son adversaire avaient rencontré un de ces pénitents aux cagoules percées de trous laissant voir les yeux, et, sous la longue robe de bure, des souliers de cuir.

L'homme avait demandé, en tendant une sébile de zinc en forme de tirelire, l'*elemosina*, l'aumône des malades de l'hôpital.

Menko avait alors ouvert son porte-monnaie, et dans la bouche de la tirelire il avait laissé tomber une dizaine de pièces d'or.

—Mille grazie, signor !

—Ce n'est pas la peine.

On était arrivé sur le terrain. Les témoins chargeaient les pistolets.

Michel avait fait demander à Yanski la permission d'échanger deux paroles avec lui.

—Soit, dit Varhély.

Le vieux Hongrois se tenait, les bras croisés, à son poste, baissant la tête et regardant la terre.

—Comte Varhély, lui dit Michel en s'avancant, je vous répète que je voulais empêcher ce mariage, mais non outrager le prince. Je vous en donne ma parole d'honneur. Si vous me survivez, voulez-vous me permettre de lui répéter cela ?

—Je vous le promets.

—Merci.

On se mit en ligne.

Le petit Angelo Valla devait donner le signal du tir.

Il se tenait, les mains levées, regardant les deux

adversaires, tous deux droits, boutonnés jusqu'au collet, le canon du pistolet en l'air le long de la joue droite.

Varhély ne bougeait pas plus que s'il eût été de granit. Menko souriait.

—Un ! deux ! compta Valla.

Il s'arrêta comme pour respirer, oppressé, puis :

—Trois ! dit-il brusquement du ton d'un homme qui laisse tomber un arrêt de mort.

Les deux coups partirent.

Varhély restait immobile, la balle de Michel ayant coupé au-dessus de sa tête une branche verte qui tombait en tournoyant.

Michel Menko s'affaissa brusquement, le genou droit en terre, et portant la main à son côté gauche.

Ses témoins se précipitaient vers lui. Ils le prirent sous le bras, essayant de le relever.

—Inutile, dit-il, c'est bien visé !

Il fit un signe pendant qu'on le soutenait, et se tournant vers Yanski d'une voix qu'il s'efforçait de rendre forte :

—Vous avez promis ! cria-t-il.

On ouvrit sa redingote. La balle était entrée en pleine poitrine.

Il étouffait.

On l'assit sur l'herbe, adossé à un arbre.

Il restait là, l'œil fixe, regardant peut-être l'infini qui venait.

Sous sa moustache, ses lèvres murmuraient des noms inarticulés, des paroles confuses.

—Pardon... châtement... Marsa...

Avant que Varhély eût rejoint la voiture qui l'avait amené, le comte Menko était mort.

Comme Yanski Varhély, très pâle, marchant avec ses deux témoins, repassait devant les ouvrières qui tressaient des chapeaux de paille, les fillettes le saluaient de leurs rires jeunes, et disaient :

—Eh bien, et vos autres amis, les ont-ils trouvés, leurs amoureuses ?

Et pendant que leurs rires montaient jeunes, frais, leurs beaux rires fous de dix-huit ans, on apportait de ce côté le cadavre de Michel Menko.

Andras Zilah, le corps raidi, dans un effort d'impassibilité, devant Yanski et Marsa, écoutait son vieil ami évoquer ce passé d'hier, comme en un lendemain de bataille, et, tandis que Varhély parlait, il songeait, lui Andras...

Ce n'était point Menko, ce n'était pas un amant qu'attendait Marsa. Entre la Tzigane et lui il n'y avait plus rien, rien qu'un fantôme. L'autre avait payé de sa vie ! L'écroulement de la colère du prince était d'autant plus subit que, depuis son départ, depuis même la rencontre avec Vogotzine, son exaspération nerveuse avait été plus violente.

Il contemplait maintenant Marsa, décharnée, comme minée par une maladie implacable, et pourtant toujours belle avec ce casque de cheveux noirs sur la ligne droite de ses sourcils. La fixité même de ses yeux agrandis, où quelque muette folie semblait encore passer, cet égarément passager lui donnait un attrait bizarre, morbide et puissant, et dans la façon dont la regardait Andras, le comte Varhély, avec ses finesses rudes, surprenait comme une impression de pitié, un étonnement ému, presque une crainte.

Il mordilla un moment sa moustache, réfléchit, et brusquement fit un pas vers la porte.

Andras et Marsa comprirent en même temps qu'il partait.

Elle se détacha alors de ce marbre où s'appuyaient ses mains. Roide, la démarche saccadée, avec un sourire hautain, brillant de toute la tragique joie d'une fierté retrouvée, elle tendit sa main à Yanski, et, d'un ton profond, où il y avait un accent de reconnaissance terrible pour cet acte de justicier accompli là-bas, elle dit fermement :

(A suivre.)

LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH !
CADIEUX & DEROME,
 1603 Rue Notre-Dame, MONTREAL.
 LIVRES CANADIENS :

- À TRAVERS L'EUROPE, par M. le Juge Routhier, 2e édition; deux beaux vols. in-8. Chaque vol. se vend séparément \$1.
- FORESTIERS ET VOYAGEURS, Mœurs et Légendes Canadiennes, par J. C. Taché; un beau vol. in-8 de 240 pages. Prix 50 cts.
- VIE DE MADEMOISELLE MANCE, et Commencements de la Colonie de Montréal, par Adrien Leblond, 1 vol. in-8, 240 pages. Prix 50 cts.
- LA FAMILLE ET SES TRADITIONS, par M. A. Brunet; un beau vol. in-8. Prix 50 cts.
- VIE DE MONSIEUR OLIER, fondateur du Séminaire St-Sulpice et de la Colonie de Montréal, par P. A. de Languère; un beau vol. in-8 de 240 pages. Prix 50 cts.
- VOYAGE EN TERRE SAINTE, par Mgr de Goesbriand, Evêque de Burlington, Vt.; un beau vol. in-8 de 190 pages. Prix 30 cts.
- NOTES D'UN CONDAMNÉ POLITIQUE, par F. X. Prieur; un vol. in-8. Prix 50 cts.
- MADAME BARAT, fondatrice de la Société des Religieuses du Sacré-Coeur, par M. A. Brunet; un vol. in-8. Prix 50 cts.
- LES JEUNES CONVERTIES ou Mémoires des Trois Sœurs Debbie, Helen et Anna Barlow, par un prêtre du Diocèse; un vol. in-8. Prix 30 cts.
- HISTOIRE DE MADAME DUCHESNE, fondatrice de la Société des Religieuses du Sacré-Coeur, en Amérique, par M. A. Brunet; un vol. in-8. Prix 30 cts.
- LEGENDES DU NORD-OUEST, par M. l'Abbé Dugast, de l'Archevêché de St-Boniface; un vol. in-12. Prix 25 cts.
- MONSEIGNEUR PLESSIS, par M. L. O. David; un vol. in-12. Prix 25 cts.
- LA PREMIERE CANADIENNE DU NORD-OUEST, par M. l'Abbé Dugast, de l'Archevêché de St-Boniface; un vol. in-12. Prix 25 cts.
- LE HEROS DE CHATEAUGUAY, par M. L. O. David; un vol. in-12. Prix 25 cts.
- CHRISTOPHE COLOMB, par un prêtre du Diocèse; un vol. in-12. 25 cts.
- MONSEIGNEUR TACHÉ, Archevêque de St-Boniface, par M. L. O. David; un vol. in-12. Prix 25 cts.
- VIE ABRÉGÉE de la Vén. Mère Bourgeois, fondatrice de la Congrégation de Notre-Dame; un vol. in-12. Prix 25 cts.
- TROIS LEGENDES, par J. C. Taché, un vol. in-16. Prix 25 cts.



PÂTE CHEVALLIER

Pâte de Gomme d'Épinette rouge du Docteur Chevallier.
 Enregistrée à Ottawa et à Washington. Supérieure aux Sirops de Gomme d'Épinette.
25 cents la boîte.
LAVIOLETTE & NELSON.
 Propriétaires, Montréal.

La Pâte de Gomme d'Épinette est de beaucoup supérieure au Sirop; elle est plus efficace, d'un goût plus agréable et portative.
 La boîte 25c. Demandez par la poste.

GOUDRON DE NORVÈGE

De la Pharmacie de Lyon.
 Cette Liqueur est plus efficace que le Goudron ordinaire contre les Bronchites et maladies de la Vessie.
50 cents le flacon.
LAVIOLETTE & NELSON.
 Agents pour le Canada.

La Liqueur de Goudron de Norvège rapidement soluble dans l'eau, est reconnue par toutes les célébrités médicales comme le remède le plus infallible contre la Toux; le Catarrhe, la Bronchite et la Laryngite; elle est employée avec succès, depuis vingt ans, dans les hôpitaux européens. Demi-bouteille et bouteille, 25 et 50c.

LAVIOLETTE & NELSON, Pharmaciens, 1605, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.

CORYZINE

GUERISON RAPIDE DU RHUME DE CERVEAU.
 Cette poudre enlève immédiatement l'acuité du mal, rend la liberté de la respiration et prévient le rhume de poitrine, suite naturelle du Coryza.
 Enregistrée à Ottawa.
PRIX 25 CENTS LA BOITE.
LAVIOLETTE & NELSON.
 Propriétaires, Montréal.

LA POUDRE CORYZINE, pour la guérison rapide du rhume de cerveau, enlève instantanément l'acuité du mal, et dégage la respiration. Demandez par la poste.
 La Boite, 25c.

PRESCRIPTION DU DR. NELSON

LE REMÈDE INFALLIBLE contre les Rhumes. La dose est donnée avec soin, pour enfants d'aucun âge.
PRIX 25 CENTS.
 Enregistrée à Ottawa.
LAVIOLETTE & NELSON.
 Propriétaires, Montréal.

LA PRESCRIPTION DU DR NELSON pour enfants et adultes. Le mode l'emploi et toutes recommandations sont donnés avec soin pour les enfants et adultes.
 La bouteille, 25c.

Lanthier & Cie.

MEILLEUR ASSORTIMENT

FOURRURES

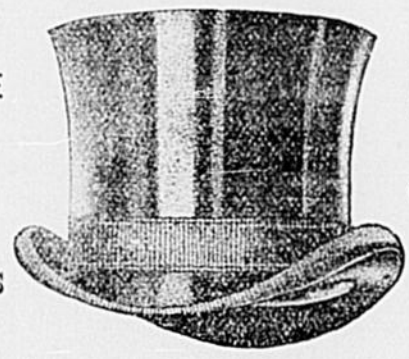
1663, Rue Notre-Dame, 1663

MONTREAL.

LORGE & C^{IE}

CHAPELIERS

PARISIENS



LORGE & C^{IE}

CHAPELIERS

PARISIENS



—21—
 Rue St-Laurent
 MONTREAL.



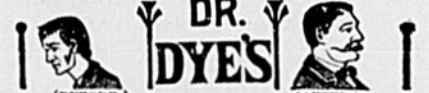
A VENDRE.

10,000,000
 De Pieds de Bois de Sciage
 De toutes épaisseurs, largeurs et qualités, préparé ou brut.

—AUSSI—
 Lattes, Bardeaux, sciés et fendus, Bois de Charpente, en Pin et en Épinette.

A. HURTEAU & FRÈRE,
 Coin des rues Dorchester & Sanguinet.

30 DAYS TRIAL



DR. DYE'S
 (BEFORE) (AFTER)
ELECTRO-VOLTAIC BELT and other ELECTRIC APPLIANCES are sent on 30 Days' Trial TO MEN ONLY, YOUNG OR OLD, who are suffering from NERVOUS DEBILITY, LOST VITALITY, WASTING WEAKNESSES, and all those diseases of a PERSONAL NATURE, resulting from ABUSES and OTHER CAUSES. Speedy relief and complete restoration to HEALTH, VIGOR and MANHOOD GUARANTEED. Send at once for Illustrated Pamphlet free. Address
VOLTAIC BELT CO., Marshall, Mich.